Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 13

Artikel: Un beau jour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206762

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

48me ANNÉE — N° 13. Samedi 26 mars 1910.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UN BEAU JOUR

Il y eut hier, 25 mars, soixante-quinze ans que les cloches du pays de Vaud sonnèrent pour la dernière fois la fête de l'Annonciation, ou jour de la *Dame*.

Une foule de souvenirs riants et un peu grotesques, se rattachent au nom de la bonne fête. Car elle était populaire, la fête de la Dame, et si populaire qu'elle avait passé dans les mœurs. Or, qui dit popularité dit bigarrure, et même quelque chose de plus.

L'élément rustique y dominait. Par tradition, les populations foraines se déversaient sur la capitale. A côté du froufrou citadin, la bonhomie campagnarde.

Pour en sentir toute la couleur, dit un chroniqueur, il faut se reporter bien loin en arrière, avant les chemins de fer, avant la vapeur, avant la lumière électrique, avant le télégraphe, comme avant tous les changements qui ont fait de Lausanne ce que nous le voyons aujourd'hui, — au temps enfin où les distances se comptaient par lieues, les lieues par des heures, — et où l'on se tenait pour content d'avoir vu la capitale une fois dans sa vie.

Mais le jour de la Dame, on aurait dit un pèlerinage, tant on y venait de plusieurs lieues à la ronde.

Les paysannes apportaient leurs pepins de courge pour les faire balancer par la grande cloche de la cathédrale pendant qu'elle sonnerait midi, ce qui dans leur idée devait donner de la vertu à cette semence, et par là augmenter le volume de ce produit de leurs terres.

C'était surtout à partir de onze heures que la campagne faisait irruption dans la ville. Sur toutes les grandes routes, de lourds chars à bancs convergeant vers la capitale, se succédaient à la file, pêle-mêle avec des groupes de piétons, de femmes endimanchées, le panier au bras, un chapeau de paille planté d'aplomb sur leur coiffe blanche ; de fillettes que la nouveauté de la course gonflait d'aise, cheminant plusieurs ensemble d'un pas égal, cadencé, rouges de plaisir et de hâte ; de garçons en veste de milaine, prenant à grandes enjambées l'avance sur tous les autres.

En arrivant, les attelages remisés dans les auberges de barrière, on flânait dans les rues, en ayant soin toutefois de ne pas perdre de vue la cathédrale qui était comme un point de repère, et vers laquelle on se portait lentement par bandes, en tenant toute la largeur de la rue.

Tous ces gens, le nez en l'air, défilaient dans un grand silence, coupé seulement par des exclamations à peu près toujours les mêmes :

— *De ma vie et de mes jours!... Vois-tu voir* un peu que c'est beau !

Ou bien encore celles que leur arrachaient la vue et le nombre des cheminées :

— En voilà-t'il ? Dis-donc, Louise, *compte-les voir*, si tu peux. Bien content si j'avais autant de batz qu'il y a de cheminées à Lausanne!...

En musant ainsi on finissait par arriver à la Cité, sous les grands arbres.

Toute l'animation de la ville se portait là-haut. On y voyait des collégiens, des étudiants, des badauds, les gamins des rues, la populace, tous ceux que la cohue excite et pour qui la bousculade est un plaisir. Cette foule et ce mouvement apportaient un rayon de gaieté dans le vieux quartier d'ordinaire si mélancolique. Il semblait rajeunir et sourire au souffle de cette folie.

Le plus beau, c'était quand on montait au clocher ouvert ce jour-là au public, un affolement, des poussées terribles, — on s'étouffait.

Au fait, on venait pour cela. Personne ne reculait, et les femmes moins que les autres. Pas ne devait être dit que leurs pepins de courge eussent fait inutilement le voyage de Lausanne. Aussi que de sachets de graines ont fait l'ascension du beffroi, qui sans la gloriole des ménagères ne seraient pas sortis du tiroir où depuis l'automne précédent ils reposaient en compagnie de toutes les semences des jardins. C'est pourquoi on s'engouffrait dans la tour avec d'autant plus d'énergie qu'avec ces émotions-là, on savait qu'on en aurait pour huit jours à raconter. Les coudes au corps, le jarret tendu, on se mettait à la file... et en avant...

On poussait, on s'écrasait, on criait. Plusieurs même, soulevés, portés, sans qu'ils eussent pu dire comment, arrivaient ahuris au sommet par la seule impulsion de ce flot montant. Et c'était miracle que personne n'eût les os rompus.

Comme on était monté, on redescendait, étouffé, bousculé, meurtri. Ces sorties en masse avaient l'impétuosité d'un torrent. A vrai dire, quand on touchait de nouveau le sol, on en avait assez. Les hommes se secouaient, les femmes et les filles rajustaient leurs coiffes et leurs fichus — et sans s'attarder, les villageois ayant à cœur de faire leur tour de ville, allaient s'éparpillant dans toutes les directions.

Pendant le reste du jour, les rues pleines de peuple avaient un air d'après-midi de foire. Je vois encore les hommes, la pipe à la bouche, les bandes de femmes, faisant et refaisant d'un endroit à l'autre vingt fois le même tour ; et les longues stations bêtes devant les boutiques des pâtissiers, les haltes contemplatives sous les enseignes des auberges, — la flâne, en un mot, avec les repas grignotés en commun sur les bancs des promenades ; puis la terreur de ceux qui s'égrenaient en chemin, s'effaraient et couraient, pensant être perdus, — et les rires des citadins que ces frayeurs divertissaient.

Embarrassant. — Il fait une bise du diable ; une seule place reste libre à l'intérieur du tram. Un gros monsieur arrive. Il reste indécis devant deux dames qui se carrent, les jupes étalées.

L'une d'elles, d'un ton grognon et sans se se reculer :

— Vous n'avez pas de quoi vous asseoir, monsieur ?

— Si fait, si fait, madame, mais je ne sais vraiment où le mettre.

JEAN-PIERRE C., CORDONNIER ET SONNEUR

En 1696 vivait à Lausanne, au quartier de la Cité, un cordonnier du nom de Jean-Pierre C. Nous ne savons rien de lui, sinon qu'il était le sonneur de la cathédrale et que sa femme ne l'aimait guère. Ne se montrait-il pas lui-même le meilleur des époux ? Mystère. Quoi qu'il en soit, un beau jour de printemps, en revenant peut-être de sonner le couvre-feu, il ne retrouva plus sa femme au logis. Elle ne reparut ni le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours suivants. L'ayant vainement cherchée à Lausanne, il écrit à ses parents à elle, à Aigle et aux Ormonts, pensant qu'ils en auraient des nouvelles. Hélas ! eux non plus n'ont pas revu l'infidèle. Ils s'efforcent de consoler l'infortuné mari dans des billets que nous passe un ami du *Conteur* et qui, avec leurs nuances de ton, sont assez curieux.

L'un de ces messagers émane d'un notaire d'Ormont-Dessous. L'adresse en est rédigée comme suit :

« La présente soit remise au Sr Jean-Pierre C..., Mre cordonnier et sonneur du grand Temple, à Lausanne. »

En voici le contenu :

« D'Ormont dessous le 10 juin 1696.

» Monsr,

» Vostre belle mere est venue ce matin aupres de moy et ma di qu'elle avoit fait le tour et recherché par tous les endroits où elle s'est pu imaginer que sa fille vostre femme pouvoit estre. Elle n'en a perceu aucune nouvelle ni personne qui l'aye veu passer. Ie n'ay voulu manquer de vous en avertir. Nous ne laissons pas que de garder nostre part du chagrin que cette personne vous cause, qui produit sans doute un regret jusqu'à l'ame comme estant une partie de vous mêmes. Vous agirés dans cette affaire comme il vous semblera ; de nostre cotté nous tâcherons de nous en enquester et vous en avertir. Nous ne pouvons faire autre que de prier le Tout-Puissant qu'il vous conduise et qu'il face reussir la chose en bien, afin qu'à l'avenir vous ayé autant de plaisir comme vous avez présentement d'inquiétude, finissant en vous assurant de mes regrets, comme estant

» Vostre affectionné serviteur
D..., not. »

Un peu froid avec ses phrases, le tabellion d'Ormont-dessous, tout affectionné qu'il se dise. Il y a plus de cœur dans les simples lignes suivantes :

« D'Aigle, ce 16e Juin 1696.

» Mon tres cher nepveu,

» Ayant receu la vostre du 15 du courant, m'estonnant grandement et suis fort fasché de l'accident qu'il vous est arrivé en ce que ma niepce vous aye abandonné et quitté de quoy i'en suis fort mari et ma sœur vostre belle mere aussi ; priants Dieu qu'il vous donne bonne confiance, et qu'il vous console dans vostre regrets.